

ARGYNN



— **Aventure** —

ROMAN

**ARGYNN**

**Jean-Michel JOUBERT**

ECHO Editions  
[www.echo-editions.fr](http://www.echo-editions.fr)

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC média, d'après Lexica Aoerture v2 IA generated

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-390-8

# Chapitre 1

Anvers... Pigalle... Blanche... Montmartre... Le Lapin Agile... La place Émile Goudeau et les fantômes du Bateau-Lavoir... L'immeuble de la rue Constance et l'appartement du troisième étage témoin d'un amour éphémère. Jonathan aussi, plus tard, pourrait se vanter d'avoir des souvenirs sur la Butte, qu'il évoquerait avec des hochements de tête lourds de sous-entendus.

Les stations défilaient derrière la vitre où on avait tant bien que mal effacé d'anciens tags... La rame s'était largement vidée à Barbès et la plupart des touristes étaient descendus avant la place de Clichy. Il choisissait toujours les sièges escamotables, de préférence à l'extrémité du wagon, d'où on pouvait voir tout le monde, le dos bien calé contre la paroi, comme les flingueurs du Far West.

Une ravissante Eurasienne au profil de statue s'assit en face de lui. Absorbée par son iPhone, elle ne leva pas une seule fois les yeux. Alors qu'on approchait de la station Rome, Jonathan referma la boîte aux souvenirs, tira sur les pans de sa veste, vérifia son nœud de cravate puis le pli de son pantalon. Être l'invité d'honneur dans un dîner-cocktail littéraire impliquait certaines concessions.

*Il n'ira pas beaucoup plus loin.*

*La nuit viendra bientôt...*

Il regarda une dernière fois la jolie fille impassible qui lisait ses messages. Elle ignorerait toujours que, pendant quelques minutes, elle avait voyagé en compagnie de quelqu'un qui pouvait prétendre au titre de célébrité. Il descendit sans se retourner et se dirigea vers l'escalier mécanique. Il était temps d'affronter le passé.

*Il voit là-bas dans le lointain,  
Les neiges du Kilimandjaro...*

Il n'était plus revenu dans le quartier depuis deux ans. En sortant, il contempla la longue perspective du boulevard de Courcelles. Au loin, les arbres du parc Monceau rougissaient dans le crépuscule. Sur la petite place, le manège tournait toujours.

Le café où Isabelle l'avait attendu, un soir qui ressemblait à celui-ci, avait perdu la moitié de son nom, mais l'intérieur n'avait pas changé. Isabelle, dont la frêle silhouette avait disparu au coin de la rue de Lisbonne aussi vite qu'elle avait mis le feu à sa vie. Un couple de touristes nordiques, blonds et rebondis, étaient assis à la table où ils s'étaient pris la main pour la première fois. Il eut brusquement envie de s'enfuir. Il regarda sa montre, pour une fois qu'il en mettait une, et s'aperçut à son grand étonnement qu'il n'était pas en retard.

Une grande tape dans le dos balaya le passé.

— Je ne rêve pas ! C'est notre Victor Hugo national qui nous arrive par le métro. Quelle leçon de modestie ! Salut, grand homme !

John Henri Lefebure, peintre en vogue, adepte du clubbing et grand collectionneur de bandes dessinées, avait le don de surgir de nulle part au moment où on s'y attendait le moins. Il pouvait aussi disparaître sans explication pendant des semaines en laissant des

messages énigmatiques sur son portable. C'était un aspect amusant ou énervant de sa personnalité, selon l'humeur.

— Salut, Picasso... Heureux de te revoir...

— Tu as l'air d'un chien perdu sans collier. Ce n'est pourtant pas la première fois que tu es invité chez les Beltram ?

— Non, mais je ne suis pas trop à l'aise dans ce quartier de bourges. Lui, je le vois peu, mais avec Marie-Sara, on se rencontre surtout dans les cafés ou chez des amis.

— La rue de Lévis est juste là, au coin du bar à vin.

— Chacun ses références... Voilà des mois que je n'ai pas entendu parler de toi. Qu'est-ce que tu deviens ?

Ils marchaient côte à côte avec le pas tranquille de vieux amis qui se croisent tout au long de leur vie.

— Je peins assez pour vivre et me payer mes petits caprices. Je fais aussi des piges chez les illustrateurs. Et toi, mon vieux Balzac ? Tu m'as l'air en pleine forme. La dernière fois qu'on s'est vu, c'était...

— Il y a un an, à ton vernissage, rue Vieille du Temple... On m'a dit que tu allais exposer à New York ?

— Exact ! En novembre prochain. Ça serait une occasion de venir me voir. Tu as déjà traversé la grande mare aux harengs ?

— Faut voir...

John-Henri haussa ses larges épaules, à l'étroit dans un costume dont l'élégance très particulière hésitait entre la bourgeois-bohème et l'artiste détaché des choses de ce monde.

— Je note que tu ne rejettes pas l'idée, il y a du progrès.

Ils passèrent près d'une voiture italienne d'un rouge agressif. John-Henri donna un coup de pied à peine discret à la carrosserie.

— Ce vieil enfoiré de Michel Fernandez est déjà arrivé, je reconnais son bolide. Il adore accueillir les invités, même quand il n'est pas chez lui. Pour moi, ce sera la soupe à la grimace, mais toi, tu auras droit à des effusions confraternelles.

Jonathan regarda autour de lui. La rue paisible n'offrait guère de personnages originaux susceptibles de figurer dans ses futures œuvres. La mémère bariolée promenant son caniche et le Men-in-Black asiatique qui attendait immobile près d'une limousine aux vitres fumées manquaient singulièrement d'originalité. John-Henri ne se posait pas ce genre de problème. Il s'examinait d'un œil critique dans la vitrine d'une supérette et passait la main dans son épaisse tignasse noire avec l'espoir toujours déçu de la discipliner. Il ouvrit juste ce qu'il fallait le col de sa chemise immaculée de chez Burberry.

— Maintenant que j'ai soigné mon côté rebelle, nous pouvons entrer dans l'arène, mon cher Flaubert. Tu es beau comme un académicien Goncourt.

\*

Le digicode de cuivre doré ne fit aucune difficulté pour les laisser entrer dans un des plus chics immeubles du Paris où on cause. Jonathan appréciait les ascenseurs vintage qui poussaient des soupirs métalliques en grim pant entre les rampes d'escalier de fer

forgé. John-Henri, conscient de son volume, se tassait autant qu'il pouvait tandis que la machine s'affranchissait des lois de la pesanteur.

— Tu as préparé un discours ?

— J'improviserai comme d'habitude. De toute façon, on peut faire confiance à Marie-Sara. Elle sait mieux que moi ce que mon génie veut exprimer et je ne la contredis jamais quand elle réinvente les épisodes de ma vie. C'est bien pratique d'avoir son biographe attitré.

— Mon cher Stendhal, si tu étais encore marié, je dirais que tu as une veine de cocu. J'aimerais avoir une attachée de presse comme elle. Quel gâchis qu'elle soit mariée à un bellâtre qui joue les toreros. T'es pas de mon avis ?

Jonathan préféra ne pas répondre.

Derrière la porte, la musique enrobait le brouhaha des conversations.

— Laisse-moi les basses besognes, Maupassant ! Ce n'est pas à la vedette de sonner comme un représentant de commerce.

\*

La maîtresse de maison ouvrit, sublime comme à son habitude dans une robe fourreau achetée chez un petit boutiquier de l'avenue Montaigne. À ses côtés, Michel Fernandez, auréolé de son récent Prix Goncourt, serra la main de Jonathan avec une chaleur qui se voulait complice, puis salua poliment John-Henri à qui il vouait une haine froide à cause d'une ancienne rivalité amoureuse.

Marie-Sara passait à juste titre pour une des plus belles femmes de Paris. Son visage d'odalisque maquillé à la perfection s'était une fois pour toutes figé aux environs de la trentaine, un peu avant que Jonathan n'entre dans le cercle magique de ses relations.

— Vous voilà enfin, mes chéris ! John-Henri, tu me feras danser tout à l'heure, tu as une longue absence à te faire pardonner !

Il se fendit d'un sourire béat, ravi qu'on l'appelle par ses deux prénoms, ce qu'il considérait comme une marque de notoriété.

Elle leur prit le bras et les conduisit dans le grand salon peuplé de connaissances plus ou moins vagues. José Beltram les salua, avec sa coutumière amabilité de grand seigneur. Ses origines andalouses étaient accentuées par une veste noire ajustée et un pantalon pattes d'éph de la grande période disco. Personne n'aurait été surpris de le voir improviser un « zapateo » sur le parquet ciré où avaient peut-être valsé les héroïnes de Paul Morand. Un fond de musique tzigane complétait l'ambiance.

Deux invités s'approchèrent de Jonathan en se surveillant mutuellement. Le premier compensait une réelle et définitive absence de talent par une ressemblance étonnante avec Jean-Hedern Hallier. Au hasard de leurs brèves rencontres, il avait fini par éprouver à son égard la sympathie apitoyée qu'on accorde aux chiens malades et aux communistes repentis.

Un peu plus tard dans la soirée, Marie-Sara lui confirma que son dernier livre, « *La patience du Pélican* » était un ramassis de lieux communs sur les familles recomposées, dont on pouvait toutefois extraire quelques passages d'une fulgurante sottise. Il ne se lassait pas